

Éric de Dampierre

1928-1998

DANS un souci partagé de réserve et de ne pas s'approprier les vertus de grands disparus, salués à meilleur droit ailleurs, les membres du Comité de rédaction n'ont jusqu'à présent, inséré aucun in memoriam, ni pour Raymond Aron, fondateur de la revue, ni pour Thomas Bottomore et Ernest Gellner, tous deux longtemps membres du Comité.

Nous faisons entorse à notre règle en tenant à rendre hommage, dans nos colonnes, à Éric de Dampierre, mort le 9 mars d'un cancer, avec lequel il vivait courageusement depuis cinq ans. En effet, si Raymond Aron forma le projet en 1959 et présida le comité jusqu'à sa mort en 1983, le maître d'ouvrage, depuis le premier jour, fut Éric. C'est lui qui convainquit Ralf Dahrendorf et Thomas Bottomore d'apporter leur concours ; il conduisit les affaires de la revue jusqu'en 1984 et continua ensuite, jusqu'à ses derniers jours, d'être plus qu'un membre très actif du Comité. Il était notre autorité, morale toujours, et scientifique bien souvent, tant sa culture, qui nous impressionnait tous, était grande, son jugement sûr, son ouverture à la pensée des autres, généreuse, son refus des modes comme des routines, assuré.

D'un article mal dégagé de sa gangue, il donnait, oralement, une présentation lumineuse à laquelle la seule objection possible était qu'il prêtait beaucoup à la pensée de l'auteur du texte soumis à examen. Plus que tout autre, Éric veillait à ce que les Archives restent fidèles au projet d'origine : traiter de questions importantes dans le devenir des sciences sociales, entendues largement, et dont l'approfondissement est susceptible d'apporter quelque chose à l'intelligibilité du monde présent dans la diversité de ses sociétés. C'est à son refus des barrières disciplinaires, à l'immensité de ses lectures, à son réseau personnel de relations intellectuelles et aussi, parfois, à son talent de persuasion que les Archives doivent d'avoir publié nombre d'articles, érudits et inattendus hors de supports très spécialisés, ou insolites et risqués. Quant à la facture matérielle de la revue, elle est intégralement le produit de sa compétence technique, de son goût et de son attention minutieuse à l'exécution, depuis la confection de la maquette jusqu'aux moindres détails.

Éric de Dampierre était né dans une famille de la grande noblesse d'Ancien Régime et, de sa prime éducation, auprès d'une mère probablement exceptionnelle, il avait acquis la conviction que le commerce des

hommes avait une valeur supérieure à l'action sur les choses. D'où son goût et sa maîtrise de l'art de la conversation, une courtoisie sans embarras ni ostentation, un fond de stoïcisme, une conception exigeante des devoirs envers les autres qui le conduisait, la cinquantaine passée, à mettre lui-même en caisse les morceaux d'une boîte de vitesses destinée à la voiture en panne, aux confins de l'Afrique centrale, d'un de ses chercheurs.

Il avait été introduit très tôt au département d'Afrique noire du Musée de l'Homme par Marcel Griaule qui était lié d'amitié avec ses parents. Dans les magasins de ce département, il confrontait ses lectures d'enfant de l'épopée coloniale française à la découverte des rhombes, tambours et harpes qui devaient plus tard tenir tant de place dans ses travaux de musicologie, domaine qu'il aborda dès 1960 et auquel il consacra, avec bonheur, une part de ses dernières années de travail. Cependant, il ne se fit pas d'abord ethnologue.

Il fit de solides études de lettres anciennes, de droit et de philosophie, explorant Hegel auprès d'Alexandre Kojève et d'Éric Weil. Il milita quelque temps dans un groupe anarcho-syndicaliste. Bien plus tard, la confrontation de ses souvenirs sur la vie politique étudiante des débuts de la guerre froide avec ceux de sa collègue et amie, Annie Kriegel, qui, en 1948, exerçait des responsabilités au sein du Parti communiste français, révélait aux auditeurs plus jeunes et médusés l'intensité des oppositions. En 1950, il bénéficia de l'une de ces bourses que l'Amérique offrit à quelques européens pour contribuer au développement des sciences sociales. À Chicago, il suivit les enseignements de Léo Strauss, qui fut marquant pour lui, ainsi que ceux d'Edward Shils avec qui il devait, quelques années plus tard, œuvrer sous la bannière du Congrès pour la liberté de la culture. Revenu à Paris en 1952, il fut six ans chercheur au CNRS puis tint quelque temps un poste à l'UNESCO avant de devenir sous-directeur d'études à la VI^e section de l'École pratique des hautes études.

L'essentiel est ailleurs : en 1954 commence la longue geste de la Mission scientifique du Haut-Oubangui à laquelle le travail d'ethnologue de terrain d'Éric va s'identifier. Il avait réussi à convaincre le ministère de la France d'outre-mer d'apporter un soutien qui, fait rare, fut reconduit assez longtemps. Pendant plus de trente ans il fera, chaque année, un séjour d'au moins deux mois près de Bangassou. Lorsqu'il racontait ses entretiens avec les visiteurs de la nuit, qui étaient les chefs traditionnels et les élites nouvelles de la République centrafricaine, nous nous plaignions à le voir en grand sage que l'on vient consulter et qui cherche d'abord à mettre l'interlocuteur devant sa vérité.

Son œuvre comprendra une partie visible, ses livres, et une partie à laquelle il attachait au moins autant de prix, sinon plus, la documentation réunie, classée, disponible et à poursuivre, qui se trouve à l'université de Nanterre et à laquelle il faut ajouter toutes les notices qu'il a faites pour le Musée de l'Homme, le Musée de la Musique à Paris et bien d'autres institutions. De ses textes, citons-en trois qui caractérisent les lignes principales d'une ethnologie qui se voulait inscrite dans la tradition de la discipline, monographique et érudite, mais aussi attachée aux créations de l'esprit humain dans sa tension vers l'universel. Un ancien royaume Bandia du Haut-Oubangui ¹ reconstitue avec des bonheurs d'écriture, un État disparu qu'il appréhende par quelques traces dans la société, des récits oraux, les éléments épars consignés par missionnaires, officiers ou administrateurs. Il reste du mystère dans l'évocation d'une Cour royale où les princesses avaient status masculin. Poètes nzakara ², textes réunis et traduits par Éric de Dampierre, ouvre la collection, toujours vivante, des Classiques africains dont il eut le projet et qu'avec ses collègues et amis Michel Leiris, Gilbert Rouget et Claude Tardits il lança en 1963. Une esthétique perdue ³ est un petit chef-d'œuvre d'ethnomusicologie mais aussi une réflexion philosophique sur classification et catégories de la perception.

À Paris, il était, au début des années 1960, plutôt connu comme le directeur de la pionnière et belle collection Recherches en sciences humaines à la Librairie Plon et le coordonateur des traductions de Max Weber. Trois séries : la jaune, pour les monographies où Les gens du riz ⁴ de Denise Paulme voisinent avec L'Éthique protestante ⁵ ; la rouge, pour la théorie sociologique, ouverte avec des traductions de Robert Merton et Talcott Parsons en attendant Économie et société ⁶ ; la grise, pour la philosophie politique, avec Friedrich A. Hayek, Léo Strauss, Karl Popper, Raymond Aron. Seuls les malheurs de la maison Plon arrêteront l'entreprise et conduiront les Archives à passer, avec bonheur, chez Cambridge University Press. Il serait injuste d'omettre de rappeler

1. Un ancien royaume Bandia du Haut Oubangui, *Thèse principale pour le doctorat ès Lettres présentée à la Faculté des Lettres de l'université de Paris (Paris, Librairie Plon, 1967)*, 602 p. [*Recherches en Sciences sociales* 24].

2. Poètes nzakara, Éric de Dampierre éd. (Paris, Julliard, 1963), 222 p. [Classiques africains 1].

3. Une esthétique perdue : Harpes et harpistes du Haut-Oubangui (Paris, Presses de l'École normale supérieure, 1995), 240 p. Ce livre reçut en 1997 un prix de l'Académie des Beaux-Arts.

4. Denise Paulme, Les gens du riz. Les Kissi de Haute-Guinée (Paris, Librairie Plon, 1954), 323 p. [*Recherches en Sciences humaines* 4].

5. Max Weber, L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme (Paris, Librairie Plon, 1967), 340 p. [*Recherches en Sciences humaines* 17].

6. Max Weber, Économie et société, t. 1 (Paris, Librairie Plon, 1971), 650 p. [*Recherches en Sciences humaines* 27].

qu'à la même époque, Éric prêta son concours à ses amis, Hélène et Bertrand de Jouvenel, pour le lancement de la collection Futuribles.

Éric de Dampierre était un bâtisseur pour les choses de l'esprit. Après les collections en librairie et la mission permanente en Afrique, vint la grande affaire du Laboratoire d'ethnologie et de sociologie comparative dans la toute nouvelle université de Nanterre où il arrivait, en 1965. Il remet au président une note-projet qui expose, par le menu, les exigences d'un cursus comprenant la préhistoire, les ethnosciences et la musicologie, la nécessité d'un laboratoire, d'une bibliothèque et d'un service d'édition. Il réalisa tout et vite, ce qui, dans le contexte universitaire français, même à cette période, les années 60, qui fut la plus faste, était et demeure surprenant. Le succès fut reconnu par une médaille d'argent du CNRS en 1973.

Une vie bien remplie, une œuvre à facettes multiples mais cohérente, des voyages, une curiosité allant à l'essentiel à partir du détail infime, des amitiés avec certains des meilleurs esprits de son temps, voilà ce que nous pouvons écrire mais qui rend bien mal compte du ressort caché d'une personnalité hors du commun, séduisante autant par son énigme que par l'élégance de son accueil. Plus que toute autre, sa question était celle de la combinaison, dans les représentations humaines, de la coupure entre l'ici et l'au-delà et de sa transgression. Césure entre l'univers et la vie, exception de l'humanité, pensée de la finitude mais, en même temps, désir d'éternité. Le tombeau du corps n'est pas celui de l'esprit.

Jacques LAUTMAN, Jon ELSTER, Steven LUKES & Claus OFFE